

# Unité et variété de l'ethnométhodologie

ALBERT OGIEN

*EHESS, Paris*

---

**Résumé :** *Après avoir rappelé les critiques communément adressées à l'ethnométhodologie, Albert Ogien détaille a contrario les six points qui font selon lui l'unité de celle-ci : la prépondérance de la pratique, l'impératif de situation, donc de proximité, de la recherche, l'intérêt soutenu pour ce qui est systématiquement omis par les descriptions courantes de l'action, l'abstention de l'induction, la reconnaissance du fait social par les acteurs eux-mêmes et la production contingente et réflexive de l'ordre social dans l'action. Il présente ensuite les différentes options de recherche prises par les ethnométhodologues, avec leurs éventuelles dérives, et y situe celle qu'il privilégie : la description des opérations épistémiques engagées dans et pour l'action en commun.*

**Mots clés :** *sociologie de la connaissance, catégorisation*

**Abstract :** *After recalling the critics currently addressed to ethnomethodology, Albert Ogien presents a contrario the six points unifying it : preponderance of practice, bonding to a situated, therefore proximate, research, interest for what is systematically omitted by ordinary descriptions of action, forbearance of inductive practices, recognition of the social fact by actors themselves and situated, reflexive, production of social order within action. Albert Ogien then introduces the various research options taken by ethnomethodologists, as well as their potential « drifts », and localizes his own : description of the epistemical operations engaged in and for common action.*

**Keywords :** *sociology of knowledge, categorization.*

---

Un mythe tenace fait de l'ethnométhodologie une doctrine ésotérique et réservée à une coterie d'initiés qui défendent un projet délibérément en marge de la sociologie et imposant le recours à des technologies sociales originales. Pour dégonfler ce mythe (qui, comme tous les mythes, articule quelques bribes de réalité en les accommodant à sa manière), je voudrais montrer, d'une part, comment les thèses de Garfinkel contribuent à la transformation de l'objet même de la sociologie et, d'autre part, comment les recommandations de l'ethnométhodologie peuvent servir de support au développement de trois courants d'analyse poursuivant des objec-

tifs très différents. Le premier volet de l'analyse permet de parler de l'unité d'une démarche ; le second, de sa variété<sup>1</sup>.

La toute première chose qu'il faut dire de l'ethnométhodologie est qu'elle est une manière de faire de la sociologie. Et pourtant ce constat n'est pas pleinement admis par les sociologues. Une des raisons de cette hésitation tient au fait que les accusations qui ont été portées contre le travail de Garfinkel continuent à faire planer un doute *a priori* sur la valeur des propositions qu'il a formulées. Que reproche-t-on donc à l'ethnométhodologie ? D'être **particulariste** (elle récuserait la possibilité de généraliser les faits sociaux en les rapportant à la fonction qu'ils occupent dans la société [McSweeney, 1973]), d'être **localiste** (elle nierait l'historicité des phénomènes sociaux [Passeron, 2005]), d'être **subjectiviste** (elle endosserait délibérément la perspective des agents [Coser, 1975]), d'être **artificialiste** (elle méconnaîtrait la centralité des institutions politiques, des relations de pouvoir et de la violence de la domination [Gellner, 1975]), d'être **interprétativiste** (elle limiterait ses analyses aux énoncés des enquêtés [Habermas, 1987, pp.146-147]), d'être **phénoménologique** (elle rendrait compte de l'expérience individuelle en ignorant les conditions de possibilité de cette expérience [Bourdieu, 1980, p.43-44]).

Ce florilège de critiques suscite évidemment l'étonnement : comment une démarche affligée de tant de défauts a-t-elle pu survivre et se forger une place reconnue dans la sociologie ? On peut en effet se le demander, mais le fait est là : la discipline a fini par reprendre quelques notions au lexique de l'ethnométhodologie (indexicalité, réflexivité, catégorisation, routine, connaissance de sens commun, raisonnement pratique, etc.) et plusieurs de ses formules s'y sont définitivement installées : « l'acteur n'est pas un idiot culturel » ; « les thèmes de la sociologie (*topics*) sont des ressources pour l'action » ; « il faut traiter les faits sociaux comme des accomplissements pratiques » ; etc.<sup>2</sup>

Mais la reconnaissance officielle de l'appartenance de l'ethnométhodologie à la sociologie n'a été guère plus qu'un geste de politesse à l'égard de collègues qui ont survécu à un long bizutage. Et c'est bien dommage. Car on se trouve aujourd'hui, en sociologie, dans cette situation paradoxale où les questions que l'ethnométhodologie a jadis posées à l'exercice du métier sont plus que jamais d'actualité dans le quotidien de la recherche, mais que les réponses qu'elle a proposées de leur donner sont largement ignorées. Le travail reste encore à faire : montrer comment les propositions de l'ethnométhodologie permettent d'écarter les questions embarrassantes qui naissent dans le cours même de la recherche. Comme par exemple : quelle place doit-on réserver aux pratiques ordinaires et à l'initiative des individus dans un modèle d'analyse qui reste déterministe ? Comment intégrer l'individu et ses capacités d'agir dans une explication de l'état d'une société et des transformations qui l'affectent ? L'analyse sociologique doit-elle uniquement servir à augmenter la connaissance et la maîtrise du monde dans lequel nous vivons pour

---

<sup>1</sup> Une autre version de ce texte a été publiée sous le titre : "A quoi sert l'ethnométhodologie ?", *Critique*, 737, 2008.

<sup>2</sup> La réception de l'ethnométhodologie n'a toutefois pas été purement négative. Ses mérites ont été reconnus par A. Giddens [1976], ou J. M. Berthelot [1994]. D'autres raisons qui justifient l'intérêt des sociologues pour le travail de Garfinkel sont exposées dans A. Ogien [2007b].

le transformer (ou : la sociologie est-elle une science appliquée ou un domaine de recherche fondamentale ?)

Avant d'évoquer les réponses que l'ethnométhodologie apporte à ces questions, il faut d'abord rappeler le sens de la rupture qu'introduit l'ethnométhodologie dans l'analyse sociologique.

## **Remettre la théorie de l'action à l'endroit**

Le point de départ de l'ethnométhodologie se trouve dans la critique radicale des canons de la manière de faire de la sociologie qui était dominante au début des années 1950 : le structuro-fonctionnalisme de Talcott Parsons, dont Garfinkel a été l'élève. Quelle est cette critique ?

La marque la plus profonde que Parsons a laissée sur la sociologie tient en un point : il a fait de l'action l'objet des investigations scientifiques de la discipline [Parsons, 1937]. Dans la théorie qu'il a élaborée, les conduites individuelles sont conçues comme le produit de l'application d'un ensemble de règles établies (thèse de la rationalité) qu'un système normatif propre à une société impose à chacun de ses membres (thèse de la socialisation) qui sont alors pénétrés d'une motivation à en respecter les prescriptions (thèse de l'intériorisation)<sup>3</sup>. Pour Garfinkel, la théorie de l'action de Parsons est totalement illusoire ; et le modèle d'explication qui associe les trois thèses de la rationalité, de la socialisation et de l'intériorisation n'a prise sur rien de bien pertinent. Contre cette théorie et ce modèle d'explication, Garfinkel a cherché à démontrer qu'on ne peut rendre compte de l'action qu'en décrivant la manière dont les individus pris dans sa réalisation parviennent à l'engager et à la conduire à son terme dans les circonstances et dans la durée mêmes où elle s'accomplit. Autrement dit, le projet de Garfinkel a consisté à remettre sur ses pieds la théorie de l'action de Parsons qui, à ses yeux, marchait sur la tête. Et tel est le premier point qui donne son unité au programme de l'ethnométhodologie : le primat absolu accordé à la pratique.

Le programme de l'ethnométhodologie (qu'il faut distinguer de celui de l'analyse de conversation, qui poursuit une visée un peu différente) se construit sur un parti-pris : il faut appréhender le social non pas à partir de la société, mais à partir de la manière dont l'action en commun s'accomplit dans la durée concrète de sa temporalité (c'est-à-dire dans sa séquentialité). Cette manière de faire transforme radicalement l'objet de l'enquête empirique en sociologie. C'est que lorsqu'on cherche à décrire, dans le détail, la manière dont l'action se réalise, les données qu'il s'agit de recueillir pour documenter l'analyse obligent à se livrer à une observation *in situ* de la façon dont les individus font et disent ce qu'ils font et disent lorsqu'ils agissent en commun. Et c'est à partir de ces données qu'il s'agit de découvrir et de rendre compte des "méthodes" que ces individus utilisent pour accomplir, au moment même où ils le font, l'activité pratique dans laquelle ils sont pris. Cette façon de faire de la sociologie, réclamant une immersion totale et de longue durée dans l'enquête, est le second point qui fait l'unité de la démarche.

Un troisième point est l'adhésion d'une position anti-théoriciste et anti-intellectualiste. Cette position tient à une des intuitions fondatrices de Garfinkel : les descriptions courantes de l'action - qu'elles soient le fait de gens ordinaires ou de sociologues professionnels - font systéma-

---

<sup>3</sup>Voir à ce sujet G. Rocher [1968].

tiquement disparaître ce qui fait précisément de cette action le genre d'action qu'elle est. C'est ce que Garfinkel nomme les « *missing what* » (les "ce qui manque" de la description<sup>4</sup>) dont il suppose qu'ils guident, de façon manifeste mais inaperçue (*seen but unnoticed*), les échanges entre les individus qu'une activité pratique assemble.

Garfinkel et les ethnométhodologues refusent d'entériner cette disparition<sup>5</sup> et rejettent, de la façon la plus absolue, toute tentative de bâtir le travail sociologique sur elle, en comblant le vide par le recours aux explications *a priori* d'une théorie. Pour eux, c'est précisément le contraire qu'il s'agit de faire : s'évertuer à retrouver et à restituer ces éléments oubliés qui, à leurs yeux, forment précisément le « phénomène » dont l'analyse doit rendre compte. Quelques uns des articles les plus célèbres de Garfinkel - dont il faut rappeler qu'ils sont aujourd'hui disponibles en français - illustrent cette manière de procéder : les expériences de rupture de l'ordre courant des choses et la mise en évidence de la normativité immanente au monde social (les *breaching experiments*) ; l'organisation de la prise de décision dans le cadre de l'activité de juré (l'usage des règles de justification) ; l'accomplissement de l'appartenance sexuelle à travers le cas des pratiques de passage d'un transsexuel (le cas Agnès). Tout comme l'ont fait la longue série de livres et d'articles qui ont marqué l'histoire du courant - ceux de Cicourel, Sacks, Lynch, Watson, Sharrock, Coulter, Wieder ou Zimmerman.

Le quatrième point d'unité du programme de l'ethnométhodologie est un principe de méthode : ne pas faire dire aux données empiriques plus que ce qu'elles ne disent. Ce principe s'accompagne d'une instruction formulée par Garfinkel, qui a révolté les sociologues traditionnels : la description de ce qui fait d'une action en commun le type d'action qu'elle est doit être analytiquement déliée de toute forme d'interprétation au sujet de la signification que prend cette action dans la vie « réelle ». Autrement dit, le sociologue doit se contenter de décrire l'action en tant qu'action, en renonçant à expliquer comment cette action transforme le monde ou la société. Pour l'essentiel de la profession, l'idée d'ériger une séparation aussi radicale entre les pratiques déployées par les acteurs et leurs conséquences défie le bon sens et froisse les habitudes. D'où la critique ravageuse qui a été opposée à l'ethnométhodologie : à quoi pourrait bien ressembler une analyse de l'action qui se refuse à prendre en considération sa genèse historique, son rapport aux relations de pouvoir et ses effets ? Cette interrogation s'est traduite par deux accusations : l'ethnométhodologie est localiste et subjectiviste. Peut-on se défaire de ces deux accusations ?

Commençons par la première. Sous le qualificatif « localiste », les sociologues rangent les démarches qui neutralisent la vocation critique de la sociologie, en occultant délibérément l'exis-

---

<sup>4</sup> Lynch rappelle que Garfinkel signalait que "les études sur les travailleurs sociaux « ratent » la façon dont ces professionnels constituent les caractéristiques d'un « cas » dans le cours des interactions qu'ils entretiennent avec des flux de clients ; les études de sociologie médicale « ratent » la façon dont les catégories diagnostiques se constituent dans le cours des entretiens cliniques ; et les études sur l'armée « ratent » la façon dont des rangs stables et des lignes de communication s'ordonnent dans et en tant que travail interactionnel." [Lynch, 1993, p. 270-271, trad. pers.].

<sup>5</sup> Ce que font les techniques de quantification en sociologie. Les travaux qu'Aaron Cicourel a menés dans les années 1960 ont démontré comment le recours à ces techniques ne permet en rien de justifier les explications des conduites individuelles ou de l'action collective que la sociologie « scientifique » avance.

tence et les effets de la stratification sociale, de l'arbitraire des hiérarchies instituées ou de la reproduction des rapports de pouvoir. La domination et le pouvoir ne sont pas, bien sûr, des phénomènes qui ont intéressé Garfinkel. Mais rien n'indique qu'il ait cherché à combattre le fait que d'autres que lui s'y intéressent (et rien n'interdit que l'ethnométhodologie traite, à sa manière, de l'inégalité, du pouvoir, de l'aliénation, de l'indignité, de l'Etat ou de la démocratie). Tout ce qu'on pourrait reprocher à Garfinkel, ce serait d'avoir consacré son travail à fonder la légitimité d'un domaine d'investigation : l'analyse sociologique de l'action<sup>6</sup>. C'est dans ce cadre que son « localisme » doit, à mon avis, se comprendre. Il est lié à une interrogation : comment faire pour que l'enquête produise une analyse rigoureuse et empiriquement fondée de la manière dont

*« les membres ont recours aux activités concertées de la vie courante comme méthodes pour reconnaître et démontrer les propriétés rationnelles des expressions et des actions indexicales, c'est-à-dire pour reconnaître et démontrer qu'on peut les isoler, qu'elles sont typiques et uniformes, qu'on peut éventuellement les répéter, qu'elles sont apparemment en rapport les unes avec les autres, qu'elles sont cohérentes, équivalentes, substituables, descriptibles de manière anonyme, qu'elles ont une orientation, qu'elles sont projetées [...] » [Garfinkel, 2007, p. 63].*

Cette démarche repose sur un engagement, qui est le cinquième point de convergence des recherches en ethnométhodologie : le phénomène que l'enquête empirique doit permettre d'appréhender n'est pas le fait social, tel qu'il est donné à la perception immédiate de l'observateur, mais *ce qui rend possible* une telle perception, c'est-à-dire les procédés utilisés par un individu pour reconnaître un fait social en tant que tel [Garfinkel, 2001]. Ce sont ces procédés qui permettent aux acteurs d'ordonner les éléments d'un environnement d'action pour y agir – ce que Garfinkel nomme des *méthodes* – qu'il s'agit de découvrir *dans* les détails de l'interaction. Ce qui pose une question embarrassante : comment les acteurs savent-ils que leur reconnaissance d'un fait social (donc leur manière d'ordonner les éléments de l'environnement) est identique à celle de leurs partenaires d'action ?

A vrai dire, Garfinkel ne résout pas ce problème : il admet que la coordination de l'action repose sur un accord à toutes fins pratiques et que la seule chose que le sociologue peut faire est de décrire le phénomène qui organise cet accord. Il convient sans doute ici de préciser les choses : un accord à toutes fins pratiques n'est ni un accord négocié entre acteurs rationnels, ni une définition conjointe d'une situation, ni la construction sociale d'une réalité. Pour Garfinkel, ces élaborations sont purement théoriques et le sociologue n'a pas besoin d'en endosser une pour produire ses analyses. Il lui suffit simplement de tableur sur le fait, assez plausible, qu'une condition de l'action en commun est toujours remplie : les individus qui participent à une forme d'activité pratique sont suffisamment familiarisés avec ce qu'elle exige de chacun d'entre eux pour s'y comporter de façon appropriée, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de manifester leur maîtrise des critères d'intelligibilité qu'il convient d'utiliser pour agir en commun dans cette situation (ce que résume la notion de « membre »). Tel est le sens de l'argument que l'ethnométhodologie

---

<sup>6</sup> Une même confusion a été commise vis-à-vis du travail de Goffman, qui s'est expliqué sur le type d'extension du domaine qu'il visait en développant ses analyses de l'« ordre de l'interaction » [Goffman, 1983].

oppose au postulat sociologique de la socialisation : celui selon lequel les individus possèdent un « sens des structures sociales ».

Le localisme de l'ethnométhodologie reflète plus, en fin de compte, un souci de méthode qu'un parti-pris idéologique. Il repose sur une idée : lorsqu'on s'attache à analyser l'accomplissement de l'action en commun, on est fondé à suspendre la référence aux catégories traditionnelles de la sociologie car il n'est pas nécessaire de recueillir des données relatives :

1. à la nature de la forme de domination, puisque, quel que soit l'état des relations de pouvoir, une exigence d'intelligibilité et de rationalité impose aux individus l'obligation, pour agir, de tableur sur l'existence d'un ordre afin d'inférer ce qu'il convient de faire dans les circonstances changeantes et imprévisibles de l'activité dans laquelle ils sont engagés. L'enquête peut à bon droit rendre exclusivement compte de la manière dont cette exigence et cette obligation, qui sont logiquement indépendantes des rapports de domination, sont remplies ;
2. à l'origine de ce « sens des structures sociales » que manifestent les acteurs, puisqu'on peut admettre qu'il est possible de décrire la manière dont des conceptions de sens commun guident les conduites individuelles à l'instant et dans le contexte où elles s'expriment sans avoir à entrer dans les querelles de l'apprentissage ou de l'intériorisation des normes et des valeurs, voire dans l'explication de l'acquisition des concepts ; et
3. aux effets que la « redécouverte » de l'ordre au niveau local pourrait avoir sur les structures de l'ordre global, dans la mesure où rien ne permet de dire avec certitude ce qu'une action a, au moment où elle s'achève, modifié d'essentiel dans le monde et dans les individus qui l'ont réalisé. Autrement dit, on peut admettre que, sans preuve manifeste du contraire, il est préférable de supposer que l'accomplissement d'une action laisse les choses dans l'état où les acteurs les ont trouvées au moment de s'y engager.

Le localisme de l'ethnométhodologie répond donc essentiellement à une instruction : ne pas intégrer à l'analyse des données qui n'ont pas de lien logique avec son objet. Et on peut penser que mobiliser des données relatives à la structure inégalitaire et hiérarchisée d'une société globale a peu de pertinence pour l'analyse de l'action en commun telle qu'elle s'accomplit dans la durée même de sa constitution. Ce qui n'interdit pas de faire de cette structure inégalitaire un objet d'enquête ethnométhodologique.

La seconde accusation - celle de subjectivisme - repose, quant à elle, sur un contresens massif. Ce contresens a conduit à créditer l'ethnométhodologie d'une innovation majeure : la réhabilitation du « point de vue de l'acteur ». Or la chose est très facile à vérifier en ouvrant les premières pages des *Recherches en ethnométhodologie* [Garfinkel, 2007] : Garfinkel récuse l'idée que ce que l'individu pense ou dit puisse être considéré comme le foyer ou la raison de son action [Bauman, 1973]. C'est d'ailleurs une position relevée par Habermas, dès les années 1980, qui déplorait que Garfinkel ne manifeste aucun intérêt pour la communication en tant que substrat d'une coordination de l'action fondée sur la négociation d'un accord [Habermas, 1987]. Pour être clair : tous les ethnométhodologues admettent, avec Garfinkel, que la description de l'accomplissement d'une activité pratique ne vise pas à démontrer comment une réalité émerge des interactions entre individus dotés de compétences à la négociation mais qu'elle cherche, comme

je l'ai déjà dit, à rendre compte d'un phénomène d'une tout autre nature : l'incessante production d'un ordre toujours transitoire et constamment révisé dans le cours même d'une action en train de s'accomplir et afin que cette action puisse s'accomplir. C'est là le sixième point qui fait l'unité du programme de l'ethnométhodologie mais qui ouvre, en même temps, le chapitre de sa variété. C'est ce qu'on va voir maintenant.

L'ethnométhodologie ne s'inscrit pas dans l'opposition traditionnelle entre démarches quantitative et qualitative en sociologie. Garfinkel a radicalisé les enjeux de cette opposition jusqu'à la faire totalement disparaître en donnant un nouvel objet au travail sociologique : la description des « méthodes » que les agents utilisent *de façon irréfléchie* pour mettre *directement* en ordre les éléments perceptibles d'un environnement d'action (choses, individus, faits et gestes, énoncés) aux seules fins pratiques d'assurer, de façon séquentielle, la continuité de l'activité en cours. Pour Garfinkel, l'enquête empirique doit viser deux choses :

« - *apprendre comment les activités ordinaires réelles des membres sont faites de méthodes pour rendre analysables les actions pratiques, les circonstances pratiques, la connaissance de sens commun des structures sociales et le raisonnement sociologique pratique ;*

- *découvrir les propriétés formelles des actions pratiques courantes « de l'intérieur » de situations réelles, en tant que réalisations continues de celles-ci. » [Garfinkel, 2007, p. 46]<sup>7</sup>*

Ce que les données recueillies dans une enquête empirique poursuivant ces deux objectifs mettent peu à peu au jour, c'est la manière dont les individus réalisent une série d'opérations épistémiques afin d'identifier, catégoriser, mettre en relation et ordonner les choses et événements qui les environnent *dans et pour* l'action en commun. Cette direction de recherche est déroutante à deux titres au moins. En premier lieu, elle invite le sociologue à envisager la connaissance comme activité pratique<sup>8</sup>, c'est-à-dire la concevoir en tant qu'elle s'exprime exclusivement à même l'action et ne peut *en aucun cas et à aucun moment* en être détachée. En second lieu, elle inverse l'ordre traditionnel des priorités en sociologie : les fragments d'activité pratique que l'analyste décide d'étudier servent d'abord à décrire ces opérations épistémiques qui constituent la connaissance en acte ; et ce n'est que de surcroît que la description rend compte, comme le ferait une recherche de terrain traditionnelle, de « ce qui se passe » concrètement dans le cours de cette action (comment elle s'engage, qui elle concerne, comment elle se développe et évolue au fil des circonstances, comment elle s'achève)<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Il n'est sans doute plus la peine d'explicitier les termes du jargon inventé par Garfinkel tant ils ont été commentés. Pour une présentation méthodique et raisonnée de ces notions, on peut se reporter à A. Ogien & L. Quéré [2005].

<sup>8</sup> C'est-à-dire l'attribution immédiate d'une intelligibilité aux choses du monde et les révisions qui l'accompagnent irrémédiablement et incessamment. Cette conception est exposée dans A. Ogien [2007a].

<sup>9</sup> Cette inversion tient à ce que le caractère nécessairement contextuel des données empiriques recueillies oblige à rendre minutieusement compte de la forme d'activité pratique particulière sur laquelle les détails alimentant l'analyse sont prélevés.

Cette recommandation, qui donne sa tonalité particulière à l'enquête ethnométhodologique, a donné lieu à deux usages. Et c'est là le premier point de divergence entre ethnométhodologues. Pour les uns, cette substitution redouble un postulat : l'ordre est toujours une production locale qui se réalise dans les circonstances particulières de la situation où il émerge. Cette préférence pour le singulier s'accompagne parfois d'une pétition de principe contestable : il n'est de science que du particulier<sup>10</sup>. Les seconds admettent plus simplement, en s'inspirant parfois de Wittgenstein, que la description vaut explication<sup>11</sup>. Cette option affirme que nos manières habituelles d'établir notre rapport à un monde déjà ordonné se confondent essentiellement et irrémédiablement avec nos manières d'y agir et d'en parler. Et ce que le travail sociologique doit faire, c'est rendre compte de cette homologie ; et le faire en recourant à d'autres principes de généralisation que ceux couramment retenus par la démarche explicative d'orientation causaliste.

L'autre point de divergence naît, pour ceux qui adoptent cette deuxième option, d'une différence d'interprétation au sujet d'une proposition de Garfinkel : les principes de rationalité qui organisent l'action ne doivent pas être localisés dans l'esprit des acteurs mais dans les « rationalités de l'action ». Ce qui donne son cachet sociologique à cette délocalisation est un constat : la capacité que les individus manifestent à ordonner le monde pour y agir implique celle qui consiste à redécouvrir « chaque fois à nouveau » le contenu particulier que prennent, selon les circonstances, les propriétés de typicalité, de cohérence, d'équivalence, de substituabilité, d'indépendance logique, etc. qui permettent de saisir un fait social en tant que tel. Bref, toutes ces propriétés que Garfinkel regroupe sous la notion de « structures formelles des actions pratiques » (qui sont celles des « rationalités de l'action »). De ce constat découle un programme : rendre compte de la manière dont les individus remplissent l'obligation de faire usage de ces structures formelles lorsqu'ils agissent en commun. Mais ce constat donne lieu à plusieurs développements, selon la conception que les uns et les autres se font du site dans lequel il convient d'aller découvrir la forme que prend cet usage - et, par conséquent, du type de généralisation auquel il s'agit de soumettre l'analyse des données recueillies. Pour les uns, c'est dans l'organisation sociale de l'activité pratique<sup>12</sup> ; pour d'autres, c'est dans l'organisation de la conversation<sup>13</sup> ; pour les derniers, c'est dans l'exercice de l'activité de connaissance<sup>14</sup>. C'est sur la base de cette distinction que trois manières de faire de l'ethnométhodologie, parfois concurrentes, se sont développées sur le fond d'un héritage commun.

---

<sup>10</sup> C'est la position de B. Latour.

<sup>11</sup> C'est la position de M. Lynch, J. Coulter, W. Sharrock, R. Watson ou A. Ogien.

<sup>12</sup> C'est l'esprit dans lequel ont été menées les premières recherches ethnométhodologiques, dont témoignent les recueils de J. Douglas [1970], D. Sudnow [1972] et R. Turner [1974].

<sup>13</sup> Position qui conduit, à la suite des travaux de H. Sacks et E. Schegloff, à la constitution d'un courant spécifique : l'analyse de conversation.

<sup>14</sup> C'est le point de vue de ceux qui conçoivent l'ethnométhodologie sous l'angle de la contribution critique que la sociologie pourrait apporter aux sciences cognitives, comme A. Cicourel [1979] ou J. Coulter [1989].



Une première prolonge l'anti-positivisme de l'ethnométhodologie : elle vise à respécifier l'utilisation qu'il faut faire de la méthode qualitative en sociologie<sup>15</sup>. Elle cherche donc à introduire, dans la boîte à outils de l'enquêteur de terrain, des instruments de description mieux adaptés à la compréhension de « ce qui se passe » en l'appréhendant dans la dynamique propre à son accomplissement (réflexivité) et en relation directe avec son contexte d'émergence (indexicalité). Sa visée se résume en une instruction : il faut rendre compte de l'action en commun de la façon la plus fidèle et la plus exhaustive possible, afin de restituer, en sa matérialité même, la manière dont elle se constitue *dans* la séquentialité des interactions. Le respect de cette instruction doit cependant prévenir deux écueils (sur lesquels il s'échoue souvent) : ni s'enfermer dans d'interminables narrations de la manière dont ce qui est arrivé s'y est pris pour arriver de la façon dont il est arrivé ; ni suivre une inclination naturelle qui conduit à une sorte d'hyper-constructivisme (c'est-à-dire prétendre donner une description plus réaliste de la réalité que celle que fournissent les sociologues traditionnels en mobilisant les catégories abstraites de l'explication théorique)<sup>16</sup>.

La seconde manière de faire de l'ethnométhodologie pousse son anti-théoricisme et son anti-intellectualisme à ses extrémités. Elle propose de prendre pour objet de l'enquête l'appareillage conceptuel qu'utilise le chercheur pour formuler le type d'énoncés qu'il produit. Cette façon de faire, qui se réduit souvent à une critique radicale de la démarche explicative, consiste à appliquer rigoureusement l'idée de réflexivité au travail sociologique lui-même<sup>17</sup>. Elle se développe, au mieux, en une remise en cause des méthodes d'objectivation en vigueur en sociologie ; et, au pire, se referme complètement sur elle-même en transformant le raisonnement du sociologue en objet exclusif de l'enquête, plongeant parfois dans un nombrilisme assez inconséquent.

La troisième manière de faire de l'ethnométhodologie explore la veine anti-mentaliste de l'ethnométhodologie, en apportant sa contribution à une théorie sociologique de la connaissance : il s'agit d'analyser les « méthodes » qui assurent la réalisation de l'action en commun comme des pratiques inférentielles directes. Cette orientation permet de rétablir la sociologie dans le débat sur la cognition, en s'attachant à démontrer empiriquement la nature irrémédiablement sociale de la connaissance (en la rapportant à des capacités naturelles, à des habitudes contractées ou à des savoir-faire incorporés). Le problème qui se pose à cette démarche est d'éviter toute dérive vers les deux inclinations que Garfinkel a cherché à éradiquer de l'analyse sociologique : le psychologisme et le mentalisme<sup>18</sup>.

Depuis les années 1960, les recherches en ethnométhodologie se sont développées dans ces trois directions. Et la question se pose toujours de savoir ce que devrait, finalement, viser l'analyse des « méthodes » que les individus utilisent pour reconnaître et élaborer un ordre sur lequel ils s'appuient momentanément pour comprendre ce qui se passe dans une situation d'action

---

<sup>15</sup> Voir G. Button [1991].

<sup>16</sup> C'est la perspective dans laquelle s'inscrivent, par exemple, D. Maynard ou G. Button.

<sup>17</sup> C'est la version « réflexivité radicale », inaugurée par P. McHugh, S. Raffel, D. Foss & A. Blum [1974] ; prolongée par S. Woolgar [1988] et M. Pollner [1991].

<sup>18</sup> L'option est défendue par J. Coulter [1983] ; M. Lynch, *op. cit.* et A. Ogien [2007a]. Voir également H. te Molder & J. Potter (eds.) [2005].

et y orienter correctement leur conduite. Il n'existe pas de réponse déposée à cette question (puisqu'en Garfinkel a bloqué toute tentation de le faire).

Chacun des trois courants que j'ai distingués suit sa propre option. Mais ce que j'ai voulu rappeler, c'est que cette variété se développait sur un fond commun dont j'ai essayé d'identifier les principes. Chemin faisant, j'espère avoir réussi à établir que les recherches en ethnométhodologie :

1. ne correspondent en rien à cette fuite en abîme que serait le « compte-rendu de compte-rendu » – comme Bourdieu a essayé d'en imposer l'idée ;
2. ne réduisent pas la sociologie à une entreprise qui devrait renoncer à toute forme de généralisation pour ne privilégier que la description de singularités ;
3. ne visent pas à rapporter l'action à l'intention ou à la volonté d'un individu habité par des motifs rationnels ;
4. ne se placent ni du point de vue de la société, ni de celui des acteurs, mais de celui de la séquentialité de l'action en commun.

En somme, comme d'autres approches sociologiques, l'ethnométhodologie est une dans sa visée et plurielle dans ses applications. Son unité tient, tout d'abord, au primat absolu qu'elle accorde à l'action en commun. Elle réside ensuite dans l'adoption d'une position critique (anti-positiviste, anti-intellectualiste, anti-théoriciste, anti-fondationnaliste, anti-essentialiste, non-déterministe) et dans l'adhésion à une perspective dynamique et ouverte (analytique en un mot). Cette perspective conduit le chercheur à admettre que les individus utilisent des « méthodes » pour ordonner, de façon incessante, le monde dans lequel ils se trouvent afin de se le rendre mutuellement intelligible pour y agir en commun de façon appropriée. Sur cette position commune, deux conceptions de l'enquête s'opposent : certains s'attachent à décrire ces méthodes afin de mettre en lumière les compétences que déploient ceux qui les conçoivent et les mettent en œuvre de façon correcte ; d'autres proposent de déplacer légèrement le point d'appui du travail sociologique en posant que ce qu'il s'agit d'analyser c'est moins les compétences d'acteurs que ce sur quoi reposent la possibilité de faire usage de ces compétences, à savoir l'exercice de la connaissance en acte. Dans cette seconde perspective, l'enquête vise à décrire les opérations épistémiques engagées (sans calcul ni délibération) *dans et pour* l'action en commun (ces opérations consistent à identifier, généraliser, abstraire, anticiper, typifier, mettre en relation – tout ce qui contribue à ordonner l'environnement en somme).

Le premier type d'analyse donne un caractère appliqué aux recherches en ethnométhodologie. La description de l'accomplissement de l'action permet, dans cette perspective, d'isoler des compétences mises en œuvre dans le déroulement d'une activité pratique et de transformer cette découverte en un savoir objectif dont il est possible de faire le substrat d'un apprentissage. Le genre d'enquête qui est le support de cette transmutation de l'analyse en prescriptions instrumentales prend appui sur l'observation détaillée d'un « milieu de travail » ou d'une « communauté de praticiens » afin de dégager les règles « implicites » qui y gouvernent l'activité pratique en avançant, parfois, l'idée que la maîtrise de ces règles permettrait d'améliorer les performances.

Le second type d'analyse - celui que je défends - présente un double intérêt : d'une part, il offre une alternative, qui n'est pas exclusivement polémique (comme celle de Bourdieu par exemple), aux approches intellectualistes qui prétendent expliquer l'action au moyen de théories formelles, déliées de tout ancrage dans les questions pratiques qui se posent dans le flux de la vie et dans l'incomplétude qui la marque. D'autre part, il fait l'usage le plus méthodologiquement adéquat des données que l'enquête empirique recueille quand elle s'attache à décrire, dans le détail, les opérations épistémiques d'ordonnement du monde que les individus expriment dans et pour l'action en commun. Cette seconde manière de faire présente un dernier intérêt : elle inscrit la sociologie dans le débat suscité par l'essor des sciences cognitives en lui permettant de démontrer, contre ceux qui affirment que la pensée est un fait neuronal, que la connaissance humaine est une activité pratique ; et que cette activité pratique est, comme toutes les autres, de nature sociale.

## Bibliographie

- BAUMAN Zygmunt [1973], "On the Philosophical Status of Ethnomethodology", in *Sociological Review*, vol. 21, n°1, pp. 5-23.
- BERTHELOT Jean-Michel [1994], "Sociologie analytique et paradigmes de l'action", in *Sociologie du travail*, vol. 36, n°2, Paris, Elsevier, pp. 225-237.
- BOURDIEU Pierre [1980], *Le sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit.
- BUTTON Graham (ed.) [1991], *Ethnomethodology and the Human Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CICOUREL Aaron [1979], *La sociologie cognitive*, Paris, Presses Universitaires de France
- COSER Lewis A. [1975], "Two Methods in Search of a Substance", in *American Sociological Review*, vol. 40, n°6, pp. 691-700.
- COULTER Jeff [1983], *Rethinking Cognitive Theory*, Londres, McMillan.
- COULTER Jeff [1989], *Mind in Action*, Cambridge, Polity Press.
- DOUGLAS Jack D. [1970], *Understanding Everyday Life*, Chicago, Aldine.
- GARFINKEL Harold [2001], "Le programme de l'ethnométhodologie", in M. de Fornel, A. Ogien & L. Quééré, *L'ethnométhodologie : une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, pp. 31-56.
- GARFINKEL Harold [2007], *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GELLNER Ernest [1993], "Ethnomethodology: the Re-enchantment Industry or the Californian Way of Subjectivity", 1ère édition 1975, in *Understanding Humanity*, Oxford, Oxford University Press, pp. 431-450.
- GIDDENS Anthony [1976], *New Rules of Sociological Method*, Londres, Hutchinson.
- GOFFMAN Erving [1983], "The Interaction Order", in *American Sociological Review*, vol. 5, n°3, pp. 1-17 [trad. fr. "L'ordre de l'interaction", in Y. Winkin [1988], *Les moments et leurs hommes*, Paris, Ed. du Seuil, pp. 186-230].
- HABERMAS Jürgen [1987], *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 1, Paris, Fayard.
- HEAP James L., ROTH Philip A. [1973], "On Phenomenological Sociology", in *American Sociological Review*, Vol. 38, n°3, pp. 354-367.
- M. LYNCH [1993], *Scientific Practices and Ordinary Action*, Cambridge, Cambridge University Press.
- McHUGH Peter et al. [1974], *On the Beginning of Social Inquiry*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- McSWEENEY Bill [1973], "Meaning, Context and Situation", in *European Journal of Sociology*, vol. 14, Cambridge University Press, pp. 137-153.
- OGIEN Albert [2007a], *Les formes sociales de la pensée*, Paris, Armand Colin.
- OGIEN Albert [2007b], *Les règles de la pratique sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France.

- OGIEN Albert, Quéré Louis [2005], *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Paris, Ellipses.
- PARSONS Talcott [1937], *The Structure of Social Action*, New York, McGraw-Hill.
- PASSERON Jean-Claude [2005], *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel (2ème édition).
- POLLNER Melvin [1991], "Left of Ethnomethodology", *American Sociological Review*, vol. 56, n°33, 370-380.
- ROCHER Guy [1968], *L'action sociale*, Paris, Le Seuil, coll. « Points ».
- ROGERS Mary F. [1983], *Sociology, Ethnomethodology and Experience*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SUDNOW David [1972], *Studies in Social Interaction*, New York, The Free Press.
- Te MOLDER Hedwig, POTTER Jonathan (eds.) [2005], *Conversation and Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TURNER Roy [1974], *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin.
- WOOLGAR Steve (ed.) [1988], *Knowledge and Reflexivity : New Frontiers in the Sociology of Knowledge*, Londres, Sage.